

Chapitre 1

Le cornet à pistons

Je m'appelle Leon Randolph Jackson. J'ai onze ans. Je suis noir et je suis bleu¹.

Noir, c'est ma couleur du dessus : la couleur de ma peau. Bleu, c'est ma couleur du dedans. Chez nous à La Nouvelle-Orléans, en bas de l'Amérique, on ne dit pas qu'on

1. Aux États-Unis, on dit : « I am blue » (mot à mot : « Je suis bleu »), cela veut dire : « J'ai le cafard. »

© Bayard Éditions, magazine *Je Bouquine* 1994
© Bayard Éditions Jeunesse, 2002
© Bayard Éditions Jeunesse, 2005, pour la présente édition
© Bayard Éditions, 2009
18, rue Barbès 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 978-2-7470-1968-2
Dépôt légal : septembre 2002
Quatorzième édition

Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.
Reproduction, même partielle, interdite.

est triste, on dit qu'on est bleu. Et si quelqu'un vous raconte qu'il a les bleus, alors soyez chic avec lui, parce que ça signifie qu'il a le cafard.

Oh ! bien sûr, je ne suis pas bleu tout le temps. L'âme, c'est comme un caméléon : ça change de couleur à tout bout de champ. Ma mère dit souvent que la vie vous en fait voir de toutes les couleurs. L'âme est capable de prendre l'une après l'autre chacune des couleurs de la vie. Parfois plusieurs à la fois. Ça peut faire un joli tableau quand le mélange est réussi...

Mais là, devant la vitrine du « Steve's Musicstore », le magasin d'instruments de musique du quartier, je me sens bleu pur, bleu-bleu. Je serais même bleu foncé si l'âme de mon copain Noel n'était de la même couleur que la mienne. Vous aurez remarqué que Noel et Leon, c'est le même mot, une fois à l'endroit, une fois à l'envers. Avec notre

passion pour la musique et notre amitié, c'est tout ce qu'on a de commun, lui et moi.

Par exemple, les grands-parents de Noel – la vieille Mme Martha Beider et son mari, qui fait encore l'horloger au coin de Canal Street –, ils ont habité l'Allemagne autrefois.

Mes grands-parents à moi sont enterrés depuis longtemps. Je ne les ai pas connus, en fait. M'man m'a dit un jour qu'ils étaient venus d'Afrique. M'man ne me mentirait pas, mais j'ai quand même du mal à y croire. C'est tellement loin, l'Afrique. Il y a tellement d'eau à traverser... Là-bas, il paraît qu'on voit le soleil tous les jours, et jamais d'hiver : alors pourquoi auraient-ils fait tout ce chemin si c'était pour être moins bien qu'avant ? M'man me répond : « Chéri à moi, tu vas me donner les bleus, avec tes sacrées questions ! Si tu nous servais plutôt un bon verre de limonade ? »

Donc, nous voilà devant chez Steve, Noel Beider et moi. Même quand on oublie de se donner rendez-vous, c'est là qu'on se retrouve tous les jours, y compris le dimanche, où la boutique est fermée. Mais un cadenas sur la porte, ça n'a jamais empêché personne de lorgner l'étalage.

On a chacun une fesse sur la borne d'incendie qui est au bord du trottoir, juste devant la vitrine, et on lorgne, on lorgne ; on lorgne comme si on nous avait payés pour ça !

J'ai entendu des histoires où quelqu'un, dans la jungle, est hypnotisé par un serpent. Noel et moi, on est hypnotisés par un cornet à pistons, une sorte de trompette encore plus enroulée sur elle-même que les serpents.

Steve l'a installé sur un morceau de velours rouge, au beau milieu d'un tas d'autres affaires qu'on ne voit même pas, et il brille, doucement, comme si la lumière

venait de l'intérieur, comme si c'était la couleur de son âme qui remontait à la surface. Parce que nous savons une chose, un secret que je peux bien vous confier : c'est que les cornets à pistons ont une âme. Et ça rend bleu, quand on y songe. Les choses qui ont une âme, elles ne devraient pas être enfermées dans des devantures, non ?

Notre cornet, on pourrait le contempler durant des heures. On continue de le voir si on ferme les yeux. En lui tournant le dos, on serait capables de le dessiner et pourtant, avec toutes ses courbes, ses boucles, ses espèces de nœuds, c'est drôlement tarabiscoté, un cornet à pistons !

Noel Beider me dit :

— Quand je serai chef d'orchestre, je ferai danser les gens du haut de la ville et mon nom sur l'affiche, ce sera : Sir Lafayette de Beider Dupré-Beauchamps.

Chaque jour, le sacré nom est un peu plus long que la veille ! Alors, pour ne pas être en reste, je réponds du tac au tac :

— Quand je serai le meilleur joueur de cornet sur la terre, il y aura une fille qui me tiendra mon chapeau et une autre qui me tiendra mes gants et une autre qui portera l'étui, et je n'aurai pas besoin d'un nom parce que même en Afrique, tout le monde me connaîtra.

Mon copain hoche la tête.

— Celle qui portera ton culot, dit-il, il faudra qu'elle ait de fameux biceps.

On rit si fort, tous les deux, qu'on manque de s'étaler par terre... Nous n'oublions jamais de rire. Ça ne veut pas dire que nous cessons d'être bleus, mais au moins, on réussit à vivre avec...

Tout au fond du cœur, on reste bleus parce qu'il y a cette vitre entre le cornet à pistons

et nous. Ce n'est qu'un morceau de verre, un caillou bien placé suffirait à la réduire en miettes, mais, d'une certaine façon, c'est une barrière aussi infranchissable qu'une muraille de pierre qui arrête les boulets de canon.

Pour Noel comme pour moi, il n'existe que deux façons de l'abattre. Première solution : le caillou dont je viens de parler. Mais nous ne sommes pas des brigands et d'ailleurs, à onze ans, on ne va pas très loin avec un cornet doré quand la police vous court après ! L'agent Alcide Pavageau, qui a toujours l'œil sur nous, nous rattraperait vite fait. Deuxième solution : les douze dollars vingt-cing que Steve réclame pour l'instrument. C'est écrit sur un petit rectangle blanc posé contre le velours. En principe, je ne sais pas lire — les Blancs de La Nouvelle-Orléans préfèrent ça — mais, pour les chiffres, et surtout les prix des choses, je n'ai pas

besoin de demander à Noel. Où irais-je trouver douze dollars et vingt-cinq cents, voulez-vous me le dire ? Ma mère ne gagne pas autant en un mois avec ses ménages. Même pour un Blanc comme mon copain, ça ne paraît pas possible.

Imaginons qu'on aille en courses pour celui-ci et pour celle-là (ce ne sont pas les paresseux qui manquent dans le quartier), qu'on aide le marchand de charbon à livrer ses sacs, qu'on attire les passants par la manche au Café Paradis, comme on l'a déjà fait : que se passera-t-il ? On mangera gratis un beignet ou une crème glacée. On recevra des petits cadeaux. Le dimanche, on aura le droit d'assister en coulisse au spectacle du Café Paradis. (C'est ce qui peut nous arriver de mieux : celui qui joue du cornet dans l'orchestre, il est plus noir que moi et c'est un vrai champion !) Mais quant à récupérer la moindre piécette : autant essayer de décro-

cher les étoiles pour se les mettre dans la poche ! Les piécettes, les gens du coin n'en ont déjà pas trop pour eux, alors, bien sûr, ils préfèrent les garder – mettez-vous à leur place. Au train où vont les choses, et à condition de placer nos économies en commun, Noel a calculé qu'on pourrait se payer le cornet à pistons dans six ou sept ans. D'ici là, un riche l'aura acheté pour le suspendre à son mur ou l'offrir à un de ces petits messieurs en culotte de soie, trop gourde pour deviner par quel côté on souffle dedans si trois professeurs en chapeau haut-de-forme ne le lui fourrent dans le crâne.

– Hé ! Noel, foutu galopin, tu n'as pas encore appris que ça déteint, les moricauds ? Est-ce que ta tante sait seulement ce que tu fabriques, ce coup-ci !

Ça, c'est la vilaine grosse voix d'Alcide Pavageau. On dirait toujours qu'il mâche de la sciure de bois. Il ne peut pas nous laisser

une minute tranquilles. À croire que le maire en personne lui a confié la mission d'être sur notre dos et de nous corner aux oreilles. Moi, il ne peut pas me sentir. Au sens propre ! Il dit que la peau noire dégage une odeur de vache crevée. Noel, j'ai l'impression qu'il ne l'aime pas trop non plus, mais il n'ose pas s'en vanter parce que, m'a dit M'man, il a dans l'idée d'épouser sa tante, Miss Schumacher.

Tout à l'heure, quand j'ai expliqué qu'on était différents, mon copain et moi, j'ai un peu exagéré. En dehors de la musique, on se ressemble sur un point. Mon père est parti de la maison quand j'étais tout petit, et, lui, ses parents sont morts dans un accident l'année de sa naissance. Si vous voulez savoir pourquoi mon père n'est pas resté avec nous, demandez à M'man. Elle vous dira : « Lou

ne pouvait plus supporter d'être pauvre ici, alors il est allé connaître la misère à Chicago. » Des fois, on veut changer mais, ce qu'on trouve, c'est encore plus la même chose qu'avant...

Bref, Noel est élevé par sa tante. C'est une personne maigrichonne, piquée de taches brunes comme une banane qu'on a oublié de manger et personne ne comprend pourquoi l'agent Pavageau, qui est si gros et si rouge, veut absolument l'avoir à lui tout seul.

Lorsqu'on a entendu le policier, on a fait le gros dos en espérant qu'il continuerait sa tournée.

Mais il s'est remis à hurler :

— Vous essayez de compter les grains de poussière de cette vitrine, ou quoi ? Foutez-moi le camp d'ici, petits morveux ! Pruneau, retourne à ton bocal, que ça saute, ou je